

LA PLUS FORTE VENTE DE LA RÉGION

LILLE. 104, Rue de Paris
PARIS. 43, Bd. Haussmann

JOURNAL D'INFORMATION

L'Éclair

de Roubaix - Tourcoing

BUREAUX: ROUBAIX | Téléph. 9-51
45, rue de la Gare, 45

TOURCOING | Téléph. 9-85
3, rue Fidèle Lahoucq

DIRECTRICE: M^{me} Eug. GUILLAUME.

ENQUÊTE DANS LE TEXTILE

HUIT JOURS EN FILATURE

Je "tombe la veste"



...J'introduis des brassées de coton dans la « queue » de la machine brise-balles sous l'œil de mon ami, l'ouvrier

Dans la cour, je m'arrête pour écouter M. Z., qui me dit sans que je sois préparé à cette éventualité :

— Mon cher, si vous voulez connaître la filature, il vous faut « tomber la veste » et « mettre la main à la pâte ».

— Ah oui !

— Mon approbation manque de conviction. Le sous-directeur ne s'y trompe pas. Il sourit. Moi, pas. Je sais bien qu'il me faudra « travailler en filature » mais aujourd'hui je suis un peu las et j'imagine que le travail est rude. Si après avoir passé trois heures à briser des balles on m'appelle au journal pour manger, en reportage ! Ne vais-je pas me trouver hors d'état de penser en toute tranquillité d'esprit ?

— Je gagne du temps.

— Auparavant, je désire visiter les différents services de l'Usine, de manière à me rendre compte de son importance et à me permettre d'établir mon plan d'opérations, si je puis ainsi dire.

M. Z. opine dans mon sens.

— Alors, en route ! Et vous savez nous ne prenons pas d'ascenseurs.

Huit cents femmes

En coup de vent, nous passons par tout. Dans le tintamarre des machines fonctionnant à plein rendement j'entends mal mon cicéron qui soliloque en marchant à grands pas.

— Ici les brise-balles, ventilateurs de poussières aspirateurs. Voilà, au rez-de-chaussée les ouvriers, les batteurs, le cordage et l'étrépage. Voici, dans les étages, les bancs à broches, les 125.000 broches, le continu à filer, la retorderie, le séchage.

Le bourdonnement des broches et le tintamarre des machines tyrannisent mes tympans. Huit cents femmes travaillent autour du coton « qui continue à filer ». Elles me regardent avec curiosité, très peu de méfiance et presque avec sympathie. Celle-ci est belle et sourit, celle-là est sans charnie et grignote une tartine. Je passe rapidement. Je n'écoute plus les explications de M. Z. Je ne les entends pas. J'ai parcouru les cinq étages des trois ailes de l'Usine, en hauteur, en longueur, en largeur et je suis déjà fatigué.

« Et nous ? »

J'oublie que je suis là, dans la filature et je pense à un tas d'autres choses. Les « sportifs » sont le plus souvent de braves gens qui ont du ventre et des jambes. Ils étudient les efforts musculaires des footballeurs, des cyclistes, boxeurs, etc. Je pense que s'ils avaient cinquante mètres à courir au galop pour rattraper un trainway ils souffleraient comme des phoques. Et pourtant si un coureur à une défallance il est immédiatement « éreinté » par le sport athlétique. « Mi, ch'est l' même », comme dit l'autre. Déjà « sur les genoux ».

Et je crois entendre l'indignation de Flambeau, dans « l'Aiglon » :

— Et nous ? les petits, les obscurs, les sans-grades...

Le bruit éternel des broches semble me souffler à l'oreille : Et nous ? et nous ? Nous... c'est eux les ouvriers et ce sont elles, les ouvrières qui font équipe de 5 h. du matin à 13 h. et de 13 h. à 21 heures.

... matras, nus, noirs et gats...
Nous, nous ne l'étions pas, peut-être j'attiques ?

— A quel pensez-vous, me dit M. Z., au sortir d'un atelier.

— Je pense à Napoléon II.

— Je serais curieux de savoir quel rapport rattache cette idée à cette filature.

— Restand a fait le nécessaire...

M. Z. me regarde. Il a vraiment compris que je suis fatigué.

Le quart d'heure d'avance

— Quelle heure est-il ?

— Regardez ce cadran !

— Midi moins le quart !

— Non, il est un quart et demi.

Tous les cadrans avancent d'un quart d'heure à l'Usine, pour permettre aux ouvrières qui arrivent par train spécial d'être exactes à 5 h. ou à 13 h.

Je propose, l'après-midi, Nous sommes. Un

bistro nous accueille et une liqueur violacée retrempe mes énergies absentes.

— Cher Monsieur, j'en ai assez fait pour ce matin. Je reprendrai tout mon travail à 14 heures.

— Entendu ! Je cesse d'ailleurs moi-même mon travail à 13 heures.

— Shake-hand. Je remercie. Je pars.

« Qui qu' ch'est ch'i-là ? »

Je connaissais l'ordre de marche des services qui attendent de moi, un « coup de main ».

Le coton arrive à l'Usine par tracteur électrique, un engin curieux qui s'égaye dans les rues de La Madeleine, dans un branle continu. Ce bricolement quelquefois trop saccadé se traduit de temps à autre par une station forcée dans un quelconque fossé. Les balles arrivent dans la cour et sont déchargées sur un quel dalle. On n'a pas eu besoin de moi pour ce travail de docteur. Mais les balles cerclées d'acier il faut les libérer de leurs ligaments métalliques. Durant une petite heure, j'ai fait craquer des lames luisantes à l'aide d'une pince solide. J'ai tiré cette ferraille, je l'ai emballée. Rien ne se perd dans un établissement sérieux. Ces liens de fer sont revendues.

Les manoeuvres regardent avec intérêt le singulier ouvrier que je suis devenu. Mes mains trop blanches et exemptes d'ampoules, ma maladresse et aussi mes chaussettes trop fines me trahissent-elles ?

— Qui qu' ch'est, ch'i-là ?

J'entends cette question pour la première fois. Je l'entendrais bouillonner à mes oreilles un millier de fois en huit jours.

Je les laisse dans l'expectative. Stagiaire ? Petit Monsieur qui joue à l'ouvrier ? Fils à papa ? Policier en cours d'enquête ?

Je crois que l'idée d'un journaliste réussissant à s'introduire dans une Usine pareille ne caresse pas encore leur esprit. Tant mieux.

UN NOUVEL APPAREIL DE T. S. F. : LE VIOLONCELLE ÉLECTRIQUE



M. Despeyroux, d'Agen, vient d'inventer un nouvel appareil de T.S.F., genre de violoncelle électrique dénommé « Musique des Ondes », dont les essais ont donné d'excellents résultats.

Notre photo montre le nouveau violoncelle électrique avec son inventeur : M. DESPEYROUX.

Lire en cinquième page : « RADIO-RÉVEIL »

UN TERRIBLE DRAME CONJUGAL A ROSENDAEL

Un contremaître revolverisa sa femme, originaire de Valenciennes et tenta ensuite de se suicider

Un drame rapide s'est déroulé à Rosendaël hier à 17 h., au moment où, à l'école Pasteur, se terminaient les examens pour le certificat d'études.

Dans la cour de l'établissement on remarquait quantité de mairiens, venues là pour connaître le succès de leurs enfants. Soudain on vit entrer, très surexcité, un individu qui semblait chercher quelqu'un. Déjà on se demandait ce que voulait cet homme quand une détonation déchira l'air.

L'inconnu avait trouvé celle qu'il tenait à rencontrer et avait tiré sur elle un coup de revolver.

La victime s'était effondrée sur le sol murmurant : « Je vais mourir ».

De la bouche, le sang s'échappait. Le projectile était entré au niveau de la partie inférieure de la joue droite pour ressortir par le menton.

Dans l'intervalle, le meurtrier avait pris la fuite, mais ayant atteint le trottoir d'en face, il s'était un moment raidi et plaçant son arme sur la tempe, il avait une seconde fois tiré. Il avait tenté de se faire sauter la cervelle.

La scène avait duré moins qu'il ne faut pour la raconter.

Le meurtrier et sa victime

De toutes parts les témoins étaient accourus. Les femmes avaient relevé la victime ; des hommes s'étaient empressés de porter secours au meurtrier.

C'est à ce moment que l'on apprit qu'il s'agissait du mari et de la femme.

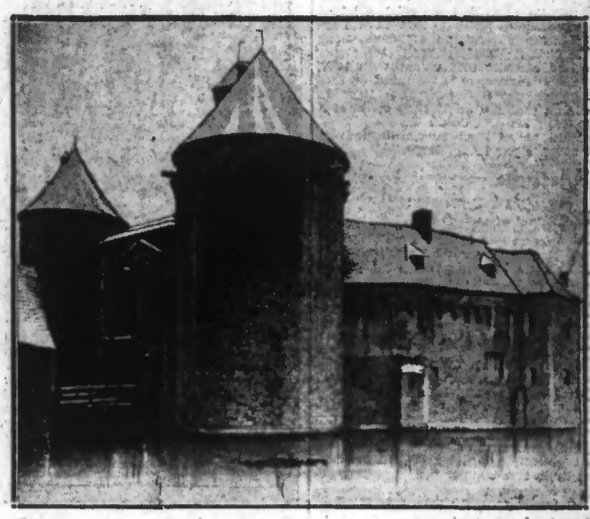
Unis en 1925, ils s'étaient mariés après avoir été, l'un et l'autre, divorcés.

Lui était le contremaître de la maison Hauw, boulevard de la République, à Rosendaël, et nommé Marceau Janssen, 40 ans ; elle, son épouse, née Lenglet, originaire de Valenciennes.

Les causes du drame

Les causes du drame n'allant d'ailleurs point tarder à être connues ; il s'agissait d'une brouille qui avait différentes causes, dont la principale était l'infirmité que la dame Mme Janssen montrait pour la fille de son nouveau mari. Au reste, le contremaître avait au-

SITES ET CURIOSITÉS DE CHEZ NOUS LE CHATEAU D'OLHAIN



Les touristes à la recherche de vestiges et de souvenirs du Passé, ne manquent pas d'aller voir le pittoresque château d'OLHAIN, baigné par un petit lac. C'est le château féodal, sans doute le mieux conservé du Pas-de-Calais. Cette forteresse médiévale, entourée d'eau de toute part, bâtie sur la Lauve, est fort curieuse à visiter. Elle aurait été construite en 1202 ; les Espagnols en firent sauter les tours en 1654, et les Hollandais la prirent pour point de mire en 1730. Elle est restaurée ; une partie du château est transformée en ferme, et son propriétaire, M. Dutoit, reçoit toujours les visiteurs avec amabilité. (Ph. Mériaux)

L'Assemblée Générale de l'Association Professionnelle des Journalistes du Nord

L'Association Professionnelle des Journalistes du Nord, qui groupe les rédacteurs des journaux du département, à quelque opinion qu'ils appartiennent, a tenu, mercredi, à 11 heures, dans la salle de l'Orphelin, à Lille, son assemblée générale sous la présidence de M. Henri Langlais, directeur de « La Dépêche », entouré des membres du bureau.

Après les souhaits de bienvenue présentés par le président, M. Ch. Liagre, secrétaire général, donna lecture du rapport moral du groupement pour l'exercice écoulé et M. Ed. Pesnel, trésorier, exposa la situation financière de la Société de secours mutuels de l'Association.

Dans une magistrale allocution, où il recommanda à ses collègues de se montrer circonspects et vigilants dans la gestion de leurs intérêts, en présence de la crise actuelle, M. Henri Langlais, sous la présidence de M. Henri Langlais, tous les journalistes présents. Le repas fut empreint de la plus cordiale camaraderie.

Au champagne, M. Langlais porta un toast vibrant à tous les bienfaiteurs de l'Association, et notamment à M. Lingseron, préfet du Nord, dont toute la presse du département apprécie la grande bienveillance.

Au nom des fondateurs du groupement et de tous ses camarades, M. Georges Cieren rendit un hommage délicat à M. H. Langlais, dont le dévouement et la sollicitude constante avaient fait l'Association si prospère. Il eut des paroles aimables pour tous ses collaborateurs du bureau, MM. J. Duthil, qui fut un des principaux artisans du succès de la fête ; Liagre, secrétaire ; Pascal, trésorier et Gratienpache, secrétaire adjoint.

Après un mot de M. Léon Gobert, venu de Nice, pour assister à cette réunion ; de M. J. Matte, à l'adresse de M. Fayau, un vivant chaleureux et reconnaissant fut chanté, par tous les journalistes présents, en l'honneur de M. Henri Langlais, leur vénéré président.

(N. X. X.)

A l'issue de l'élection de notre Rédacteur en Chef comme Vice-Président de l'A. P. J. N., M. Lucien Le Masson fut l'objet de la part de ses confrères de la Presse et des collaborateurs de notre journal, d'une cordiale manifestation de sympathie.

De nombreuses gerbes de fleurs lui furent offertes et au nom de tous, notre rédacteur de Valenciennes, Pierre Coste, traduisit les sentiments unanimes, en lui disant toute la joie ressentie par nos confrères au cours de cette nouvelle marque de sympathie à l'adresse de notre Maison.

LE CRIME DU BOULEVARD BIGO-DANEL, A LILLE

Tandis que les enquêteurs, toujours sur la brèche, vérifient les alibis fournis par Michel Kovalczak, soupçonné d'être l'auteur de l'assassinat de la cabaretière lilloise, la Sûreté de Lille continue ses investigations et ses recherches, en suivant diverses pistes tenues secrètes jusqu'à présent.

Espérons que l'action conjuguée des policiers de Lille et les efforts méritoires des enquêteurs, seront couronnés de succès.

Un formidable cyclone s'est abattu sur Rouen

En moins de cinq minutes, tout un quartier a été dévasté et de nombreuses personnes furent blessées



Le quartier Saint-Sever, qui a été dévasté par le cyclone

Un cyclone, comme de mémoire d'homme les habitants de Rouen n'en ont pas connu, s'est abattu mardi, sur un quartier de la rive gauche de cette ville.

Soudain, à 17 h. 30, de lourds nuages s'annoncèrent, un coup de vent d'une grande violence balaya la ville et une pluie diluvienne commença de tomber subitement, rapidement certaines chaussees.

Des abris précaires, sous lesquels ils s'étaient réfugiés, les passants assistèrent dans le quartier Saint-Sever, centre de Rouen, aux phénomènes les plus ahurissants.

Voitures soulevées, mairiens enlevés comme des fétus de paille

Le vent éparpillait les matériaux entassés sur le quai du Havre et sur le quai Cavellier-de-la-Salle. Des camions pesant plusieurs tonnes étaient chassés les uns contre les autres. Une voiture et son cheval soulevés de terre tournoyaient littéralement. Une auto, portant 1.300 kilos, roulait comme une brique. Une poussette grise du port de Rouen, pesant 10 tonnes, était déplacée de 60 mètres. Les toitures se désagrégeaient de nombreuses cheminées branlantes s'effondraient et leurs débris s'éparpillaient au gré de la tornade. On vit des mairiens de 8 mètres de long s'enlever des quais de la Seine et choir à plus de 100 mètres ; l'un d'eux s'abîmit sur un passant, M. Aimable Brunel, 39 ans, père de huit enfants, qui fut relevé, la jambe droite brisée.

Effondrement d'un hangar

Tant bien que mal, car le téléphone, ses lignes aériennes arrachées, était devenu muet sur la rive gauche, M. Desmaris, préfet de la Seine-Inférieure, était venu au couvreur. Il apprit ainsi qu'un hangar d'une superficie de 3.500 mètres carrés, situé sur le terrain d'une entreprise de charbonnages, 16, quai Cavellier-de-la-Salle, s'était entièrement effondré et que trois personnes, M. Ceron, Mme Martin et M. Jourdain, avaient été blessées assez grièvement par les débris du hangar.

Le cyclone ne dura pas cinq minutes. Le maire de Rouen, M. Mélayet, assisté de MM. Fustlon, chef de cabinet du préfet, et Pietra, commissaire central, parcoururent le quartier Saint-Sever qui avait été sérieusement ébranlé et organisèrent un service d'ordre aux points dangereux où certains murs branlants menaçaient de s'écrouler.

Dans le cercle de 400 mètres de rayon dont le quai Cavellier-de-la-Salle serait le centre et où, à 17 h. 30, le cyclone, les dégâts sont considérables et de très nombreuses personnes ont été blessées légèrement par les débris chassés par le vent.

LES SCANDALES FINANCIERS AUX ÉTATS-UNIS

Un chèque de 25.000 dollars a été remis à M. Norman Davis

M. Pecora, conseil juridique de la Commission chargée d'enquêter sur les opérations des banques américaines, a déposé l'imprimé chilien 1930, un chèque de 25.000 dollars, au nom de M. Norman Davis, a été remis par la Kumm Loeb Co et la Guaranty Trust Co, qui ont procédé en commun au lancement de l'imprimé.

Ce chèque a été découvert dans les archives de la maison Kumm Loeb, sur laquelle la commission commencera son enquête publique la semaine prochaine.

Aucun renseignement n'a pu être obtenu sur les raisons qui ont motivé l'émission de ce chèque. Un télégramme à ce sujet, a été envoyé à M. Norman Davis. Son secrétaire a répondu : « Je crois savoir que cette somme a été payée une plainte. La femme Espinas a été arrêtée à Figueras ».

Lire, en deuxième page, notre nouveau et passionnant feuilleton : « CELLE QUE J'AIME » par Albert BOISSIERE

DEUX FRÈRES SE FIRENT VOLER 400.000 FR. PAR UNE VOYANTE

La femme Espinas Consuela, qui exerçait à Figueras, la profession de « voyante » avait persuadé à M. Emile Boucher, à Perpignan, de l'exister, dans de vieilles ruines sur la frontière, d'une cachette contenant une grande quantité de monnaies anciennes en or, M. Boucher fut amené à la situation par somme de 250.000 fr. pour effectuer des recherches et des travaux, puis a mis son frère dans la combinaison. Celui-ci a versé à son tour 150.000 fr. Avant compris qu'ils avaient été volés par deux sœurs, elles ont déposé une plainte. La femme Espinas a été arrêtée à Figueras.